

Entretien avec Fabien Truong

Votre ouvrage retrace le parcours d'une vingtaine de vos anciens élèves du « 9-3 » et dresse, loin des clichés médiatiques, un portrait de la jeunesse des banlieues. Pourquoi avez-vous décidé, depuis dix ans, de suivre leurs chemins après le bac et de voir comment se traduisait leur intégration dans la société française ?

Précisément pour questionner... la question ! S'interroger sur l'« intégration » de la jeunesse de « banlieue », c'est considérer cette jeunesse comme un problème, en sous-entendant un « défaut d'intégration » qui, dans le meilleur des cas, passerait avec le temps comme par magie. C'est une façon assez absurde de décrire la jeunesse comme un état, alors que n'importe quel adulte sait que c'est une succession d'apprentissages qui font que l'on change, sans jamais complètement changer, d'ailleurs. Qui plus est, c'est un moment très relatif qui dépend des points de vue : on est toujours le jeune ou le vieux d'un autre. S'intéresser aux « chemins », c'est prendre un contrepoint. C'est regarder le « comment », les étapes, les bifurcations, les détours... bref, le lent travail du temps. Ce qui m'a toujours frappé, en tant que prof, c'est

l'apparition inévitable des nuances et de la complexité quand on passe du temps avec un élève. Pourtant, une année scolaire, c'est très rapide ! Et l'école est une scène très partielle : les rôles y sont assez strictement définis. J'ai donc voulu en savoir plus, voir comment mes élèves étaient bien plus que des élèves et comment ils me « survivaient », en tant qu'étudiants, en regardant tomber les verdicts, année après année. Et je suis allé de surprise en surprise. Le principal problème de presque tous les discours sur cette jeunesse plurielle, c'est que ce sont des instantanés — si précis soient-ils —, des clichés. J'ai voulu regarder le film dans son entier. Son visionnage par le filtre de l'« intégration » détourne le regard des réalités concrètes : épreuves sociales, reconfigurations des attentes et des aspirations, combat contre la manière dont on se sent perçu par l'« extérieur » (et qui façonne l'estime de soi et l'amour-propre), mobilisations des ressources cachées et des atouts familiaux, etc.

Ces histoires invisibles en disent long sur l'état de notre méritocratie républicaine et sur ce qui fait « société ». Elles reposent sur un pacte — les longues études paient pour tous —, mais ce pacte reste un credo abstrait. En suivant des « bacheliers de banlieue », j'ai voulu mettre ce pacte à l'épreuve des faits. En même temps qu'ils sont « on ne peut plus dans la norme » (celle du « 80 % au bac ») et « exceptionnels » (par rapport au milieu dont ils sont issus), ces jeunes seraient, des émeutes jusqu'à *Charlie Hebdo*, une menace de l'intérieur de plus en plus dangereuse... Ce sont les « méritants du

peuple », mais d'un « peuple de banlieue » qui serait une sorte d'« anti-France ». Enfin, les chemins sont souvent plus longs à se dessiner quand les conditions de départ sont défavorables. Il faut du temps pour trouver sa place: en trois à sept ans après le bac, les choses bougent sans cesse. Se donner les moyens de documenter ces chemins me semblait précieux.

Au cours de ces dix années, n'avez-vous été qu'un simple observateur ? Quelles relations avez-vous tissées avec ces jeunes ?

On n'est jamais un simple observateur dans une enquête ethnographique. Encore moins dans une situation de « participation observante »: ce que je fais et ce que je dis impacte nécessairement ce que j'observe. À cela s'ajoute la durée de l'enquête. Nos relations changent et s'altèrent : je suis le prof du lycée, l'ancien prof, l'enquêteur, le prof à la fac, le sociologue, le confident, l'assistant, parfois le juge ou l'arbitre... Les filles et les garçons ne me disent pas la même chose. Ceux qui « réussissent » ou qui « échouent » non plus. Avec certains, nous passons du « Monsieur » au « tu ». Pour d'autres, c'est le maintien d'une certaine distance qui fait exister la relation... Ces jeunes sont pétris d'ambivalence et de contradictions, qu'ils doivent très souvent garder pour eux. Parce qu'ils franchissent les frontières qui font la société française, ils vivent des expériences dont il est difficile de rendre compte à la famille, aux copains, au partenaire du couple, aux nouveaux camarades, etc. De mon côté, je

ne demande ni n'exige rien de particulier. Je suis situé à un endroit improbable — parce que, d'une certaine façon, gratuit — qui libère la parole. Et, au bout de plusieurs années de « vie commune », il y a ce que permettent le rire, les répétitions, la connaissance partagée, l'inattendu... La facilité relative à aborder des thèmes qui sont « tabous » avec le prof (comme la religion, les relations de couple, le rapport à l'argent, les « fêtes », les contradictions du travail intellectuel, etc.) montre à quel point ces jeunes ont besoin d'une oreille attentive, dans une société qui parle beaucoup, mais qui reste sourde. Il y a bien sûr toute une mise en scène de nos relations, qui en dit au moins autant que les paroles. Je fais aussi partie du problème et de l'équation. Ce que je ressens, suppose, prévois par exemple au lycée — avec son lot d'incompréhensions inévitables — est très révélateur. Ce sont de vraies données, souvent omises par « ceux qui parlent ». Les « profs en banlieue » qui écrivent des romans autobiographiques expliquent rarement que ce qu'ils racontent de leurs élèves — aussi « terribles » ou « attachants » soient-ils — est en grande partie le produit de leur propre histoire, sociale notamment. Ils se racontent eux-mêmes avant de raconter la « jeunesse ». Et je ne parle même pas des académiciens et essayistes qui monopolisent les plateaux. Qui parle de qui, et comment ? J'ai essayé de prendre cette question au sérieux, d'en faire quelque chose plutôt que rien.

Envers et contre les prophéties catastrophistes des médias et le fatalisme politique

ambiant, comment ces jeunes parviennent-ils à s'intégrer à la société française ?

Ils sont intégrés depuis longtemps. Ils ont intégré les valeurs de notre société (gagner beaucoup d'argent, fonder une famille, être quelqu'un de moralement « bien », avoir de la « culture », se singulariser), les moyens pour y parvenir (« travailler » à l'école et « en vouloir »), mais aussi le fait que ça risque d'être beaucoup plus dur pour eux. Quant au moyen privilégié pour trouver sa place et un travail, cela reste le diplôme. L'avantage d'observer des trajectoires sur un temps relativement long, c'est de voir que des « semi-échecs » (en être resté au bac, avoir seulement une licence 1 ou 2) sont peu à peu reconvertis en ressources. Mais cela prend du temps. Il faut accepter une situation non souhaitée, passer par les galères, faire face à un marché du travail sur lequel être banlieusard est toujours une tare.

Contrairement à ce que la psychologie méritocratique laisse croire, « vouloir » ne suffit pas pour obtenir un diplôme ou pour entrer sur le marché du travail. C'est la rencontre entre des trajectoires familiales, des petites ressources plus ou moins en sommeil et des configurations sociales qui produisent des effets d'entraînement qui font les « réussites » ou les « échecs ». Il faut aussi comprendre que les « mises en situation » sont très disparates : étudier dans une université parisienne, une fac de banlieue, une prépa parisienne, une prépa de banlieue, une école de commerce loin de chez soi, Sciences Po, en IUT ou STS, etc., ce

n'est pas du tout la même chose. Le « prestige » ou l'« élitisme » n'est d'ailleurs pas le garant automatique d'une « réussite » que les jeunes apprennent à redéfinir avec le temps. Quant à l'« attachement à la nation », il doit être envisagé de façon moins caricaturale. Je prendrais l'exemple de Youssef, qui siffle *La Marseillaise* pendant le match France-Tunisie au Stade de France, alors que c'est un fan de l'OM et qu'il porte un T-shirt des Bleus en classe. La question n'est pas de savoir si ces jeunes se « sentent français » ou non, mais « comment » ils le sont, pour qui et par qui. Il faut revenir à la sociologie des pratiques et des ambivalences, plutôt que d'en rester à une idéologie sociale paresseuse.

Avez-vous vécu de grandes déceptions, de grandes réussites ? Pouvez-vous en donner un exemple, raconter une anecdote ?

Bien sûr ! Elles truffent l'enquête, et je pense qu'à la fin, on en vient à se demander ce que c'est qu'une « déception » ou une « grande réussite ». Comme le dit ironiquement Fanta : « Nous, on fait des vagues ». Il y a beaucoup de creux, et des sommets. Au rayon « réussite improbable », je citerais Irfan qui, après avoir raté trois fois le bac, réussit un concours de la fonction publique niveau « bac + 5 ». C'était non seulement impensable pour l'ancien prof, mais y compris pour lui, qui se rêvait « entrepreneur », ou pour son père, qui le voyait reprendre l'épicerie familiale et qui ne voit pas vraiment le diplôme comme une « réussite » ! Il y a en même temps une logique sociologique. Elle permet de

comprendre pourquoi il devient ce qu'il devient. Les leviers ne sont pas toujours là où les institutions les imaginent, mais ils existent et ne tombent pas du ciel de la « volonté ». Il y a aussi les déceptions qui n'en sont pas au regard du parcours scolaire mais au regard de leurs débouchés. Les étudiants admis en école de commerce vivent par exemple des désillusions souvent difficiles à digérer. Les déceptions ne sont pas toujours là où on les attend. S'intéresser aux retournements possibles sur le long terme, c'est se donner les moyens de mieux comprendre la force parfois insoupçonnable des logiques sociales.

Qu'avez-vous appris de cette expérience à la fois sociologique et humaine ?

Qu'un projet de vie, même à court terme, ne se déroule jamais « sans accrocs » ! Que les motifs d'espoir pour ces jeunes ne sont pas à chercher dans les grands discours, mais dans cette mosaïque de petites réalités concrètes, jamais mises en lumière, et qui échappent toujours au premier regard — celles pour lesquelles se bat le sociologue.

Entretien réalisé en avril 2015